



Les artisans d'autrefois

Si l'on admet que l'artisan est une personne travaillant manuellement à son compte, avec l'aide seulement de sa famille ou de quelques compagnons, ne devons-nous pas admettre que notre village, comme d'ailleurs bien d'autres dans la région, était peuplé d'individus exerçant pleinement ce genre d'activité ?

La majorité des habitants, il n'y a pas si longtemps, était constituée de petits propriétaires ou fermiers qui, avant l'apparition des fruitières, fabriquaient eux-mêmes beurre et tomme pour les proposer au revendeur. Plus tard, le fruitier devint l'artisan des produits laitiers.

Mais de plus, vivant à l'époque d'une économie rurale basée sur le bois, chacun devait savoir réparer qu'un banc, qu'un manche d'outil et la plupart, sauf évidemment quelques maladroits, réussissaient avantageusement à polir et à façonner un morceau de sapin ou de frêne. Bien des maisons possèdent encore un établi, un " banc d'âne " et les outils appropriés qui permettaient de se dépanner sans recourir aux services d'un homme de métier.

Bien sûr, à côté de tous ces manuels pleins de bonne volonté, se trouvaient des spécialistes qui, continuant leur petit élevage bétailier, s'adonnaient d'avantage au travail du bois, du fer ou de la pierre. Cela commençait parfois presque humblement par l'achat d'une machine abritée temporairement sous une remise. Puis la demande se faisant croissante, la caisse à ranger rabot, pinces et marteau devenait plus lourde et le menuisier passait plus de temps à réparer ou refaire un plancher, une paroi, puis se lançait dans la charpente et la toiture ;

Mais le bois utilisé avait déjà subi bien des transformations et passé par différentes mains. Des bûcherons, soit le propriétaire de l'arbre, soit des équipes parfois venues de loin, avaient abattu à la hache l'épicéa qui, par la suite, était ébranché, écorcé et profilé pour le transport.

Comment le faire descendre jusqu'à la vallée où il serait utilisé ? Là encore des compagnons exercés établissaient une " rise " pour qu'il glisse jusqu'au lieu où il pourrait être chargé, par l'utilisateur lui-même, s'il possédait un attelage approprié, soit par des transporteurs qui s'en chargeraient pour le livrer, au pas tranquille de leurs mulets ou de leurs chevaux, sur des chars grinçants sous le poids des billons. Certains allaient jusqu'en ville, comme Genève, fournir en grumes pour les toits de nouveaux immeubles.

Quant aux troncs utilisés dans le pays, après un temps de séchage indispensable, ils étaient confiés aux

scieurs de long ou façonnés en poutre, à coups de hache. Cette tâche, qui pouvait s'avérer dangereuse, faisait appel à des personnes rompues à ce travail, à la fois habiles, adroites et solides.

Les scieries, qu'alimentaient en énergie le cours de la Menoge, transformaient aussi les troncs en planches ou en plateaux. De ceux-ci sortaient, sous d'habiles rabots, planes et scies, portes et fenêtres, meubles et parquets.

Il est une activité, aujourd'hui bien disparue parce que dépassée, qui exigeait un coup d'œil et un sens de la ligne droite, celle de fontainier.

Pour percer un fût de mélèze ou de sapin et en faire un corps de pompe, il fallait savoir, il y a cinquante ans encore, ajuster le tronc sur des chevalets et faire avancer une longue tarière en parfait horizontal, un vrai travail de précision.



Des vanniers utilisaient le bois d'une autre façon. Ils montaient des hottes, des paniers, des corbeilles ou des vans, ustensiles communs à tous les ménages, tressant sur des supports de sapin ou de noisetier, les fines branches de l'osier ou de la " ouable ".

La moindre des exploitations agricoles demandait l'utilisation de véhicules en tout genre : brouette, cariole, tombereau et chars qui parcouraient les prés et les champs. Il fallait faire appel au charron qui montait ainsi sur une, deux ou quatre roues à moyeu et rayons, l'ensemble permettant de transporter terre, gravier ou foin.

L'assemblage sur le bois du cercle rougi au feu attirait souvent un groupe de curieux, tandis que les Compagnons, à grands coups de masse, frappaient sur le métal qui fumait et fusait de vapeur.

Que ce soit dans la maison elle-même ou pour desservir les étages d'une remise, d'une grange ou pour travailler sur un arbre, l'utilisation d'une échelle était journalière. Une seille en bois se trouvait dans tous les



Les artisans d'autrefois

ménages et bien des chéneaux étaient creusées dans un tronc d'arbre. On les fabriquait en hiver, quand il était difficile de travailler à l'extérieur. Il en était de même pour qui taillait les bois de sabots sur lesquels ils clouaient une empeigne pour fournir, à la demande, des galoches bien portées aux temps anciens. Un travail de finesse exécuté grâce à des lames fixées sur des leviers.



Pour construire une maison, on pouvait d'abord s'adresser à ceux qui " tiraient " des alluvions de la Menoge, galets et gravier, les tamaisaient sur leurs "cribles" et les apportaient dans leurs grandes caisses à fond pointu chargées sur les longerons. Chacun devenait maçon ou son aide et savait brûler le calcaire pour produire la chaux. Quant aux linteaux et aux montants de pierre pour les portes et fenêtres, les tailleurs les apprêtaient selon les besoins. Il en était de même pour les meules à fruits habilement détachées de la roche, telles que les vestiges nous le montrent encore.

Le travail du bois était important, mais il requerrait aussi un outillage de fer et d'acier. Des forgerons, souvent doublés de maréchaux-ferrants, savaient, au son clair du marteau sur l'enclume, préparer les objets de métal, quand ils ne s'employaient pas à ferrer chevaux et mulets dans une fumée à l'odeur puissante. Mais il en était qui jouissaient d'un prestige à part, car ils connaissaient le secret pour fabriquer, à l'exacte trempe, une hache tranchante et solide, un coin résistant, un pic (chappuis) ou une pioche. C'était le taillandier qui dans toutes les sociétés rurales a gardé une aura de respect.

Au temps où l'eau courante n'était pas encore installée, le foreur de puits jouait un rôle important et dans ces périodes où le pain se cuisait à la maison, chaque famille s'adressait à qui savait assembler pierres et briques pour posséder soit à l'intérieur de la demeure, soit dans une construction séparée, un four adéquat.

Sans avoir besoin de " courir " en ville, tous connaissaient dans un hameau ou un autre, un horloger qui, sans avoir appris le métier mais dont l'esprit d'observation et l'habileté, la minutie, savait à temps perdu, remettre en mouvement le balancier de laiton fatigué après des années de son va et vient.

Et même pour réparer un vélo, changer des rayons, redresser une direction, un expert était toujours là.

Et pour s'habiller ? Pour s'habiller on pouvait s'adresser à un tailleur, une couturière dont l'application en remontrerait à certaines modes actuelles. Certains étaient même capables de créer des habits de déguisement pour carnaval.

Des cordonniers assuraient la fabrication et la réparation des chaussures tandis que le matelassier utilisait la laine des moutons pour le confort des lits.

Signalons aussi les artisans qui, s'il n'étaient que de passage, venaient périodiquement offrir leur service comme le propriétaire de l'alambic au bénéfice du bouilleur de cru, ou le rémouleur aiguisant couteaux et ciseaux, le rétameur remettant à neuf les cuillères et les fourchettes sans oublier le colporteur à la caisse ou au ballot riche d'aiguilles, de rubans ou de tissus, et parfois de livres.

Tous ces artisans ne faisaient pas fortune.

Ce n'était pas tous les jours qu'on les réclamait et durant la période des foins ou des moissons, ils consacraient leur activité à leur propre récolte. Les bénéficiaires de leurs services étaient loin d'être riches. Ils payaient de temps en temps, ils rendaient en travaux, ou en nourriture quand ils tuaient le cochon. Voilà encore un épisode de la vie qui réclamait un homme à disposition pour saigner la bête, détailler les morceaux et apprêter la viande au saloir.

Et puis dans les dispensateurs de service, mentionnons les cafés restaurants dont plusieurs ont laissé le souvenir d'une ambiance chaleureuse au cours de repas soignés et de fêtes sympathiques, une animation rurale avant l'heure.

Cette simple évocation d'artisans d'autrefois dont les activités s'inscrivaient dans une nécessité vitale pour un village vivant souvent en autarcie, nous éloigne des essais de démonstrations fictives, ou de passe-temps agréables tentant de ressusciter un passé disparu. Heureusement, il reste encore de nos jours quelques unes de ces entreprises familiales, de taille modeste dont les productions évoquent un sens artistique reconnu. Souhaitons qu'elles œuvrent longtemps avant que l'industrialisation ne les submerge.

Albert Donche